

Les maronites / Jean Sakr. — Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 6 (1992), pp. 178-191.

I. Saints — Biographies. II. Maronites. III. Chrétiens syriaques. IV. Jean Chrysostome, saint, ....?-0407. V. Théodoret, évêque de Cyr — Correspondance.

PER L1044 / FP63325P

## LES MARONITES

*Jean SAKR*

### 1 - Saint Maron

Deux documents nous renseignent sur S. Maron: une lettre de S. Jean Chrysostome et une notice biographique de Théodoret de Cyr.

De son exil de Cucuse, en Arménie, S. Jean Chrysostome adresse, en 405, à «Maron, prêtre et solitaire», une lettre où il demande de ses nouvelles et se recommande à ses prières.

Théodoret, évêque de Cyr, (mort vers 458) écrit, pour l'édification des âmes pieuses, une «histoire religieuse» où il trace le portrait d'un certain nombre d'anachorètes, parmi lesquels Maron et quelques-uns de ses disciples.

Maron, d'après la notice de Théodoret, menait sur un «haut lieu» près d'un temple païen qu'il avait converti en église, une vie de prière et de pénitence. Il s'était construit une tente, dont il usait rarement. L'austérité de sa vie et le don de miracles dont il était favorisé lui valurent une grande réputation de sainteté. Hommes et femmes accouraient à lui, pour solliciter sa prière, demander sa bénédiction ou partager sa discipline. La plupart des solitaires de la région se sont formés à son école.

De cette notice, il ressort que S. Maron était prêtre, qu'il s'était acquis une grande réputation de vertu. L'on comprend que Chrysostome, originaire d'Antioche, se recommande, dans son exil, aux prières d'un pieux solitaire de son pays, tout comme les nombreux fidèles de ce même pays visitaient le saint. Sa résidence, sa «tente» devint un foyer spirituel et ne tarda pas à devenir, après sa mort, un centre de pèlerinage. L'exemple de Maron attira nombre d'âmes, et autour de lui, même de son vivant, s'est formée une «colonie» monastique dont il était l'âme.

La notice de Théodoret ne signale pas l'année de la mort de S. Maron, la lettre de S. Chrysostome remontant à l'année 405 et la notice de Théodoret ne remontant pas au-delà de 423, la mort de S. Maron est à situer entre ces deux dates; les historiques la placent généralement en 410. On n'a retrouvé sur les lieux aucune trace indiquant l'emplacement de la solitude de S. Maron. On sait toutefois qu'un grand monastère s'est élevé par la suite

portant son nom. Ce monastère s'est érigé autour d'une église, construite du vivant même de Théodoret, sous le vocable de S. Maron: elle a sans doute été construite, suivant un usage bien connu, sur sa tombe.

## 2 - Le Monastère saint Maron

Au témoignage du même Théodoret, le sanctuaire érigé sur le «haut lieu de solitude du Saint devint un centre de pèlerinage et de vie cénobitique. Le même auteur décrit la vie de quelques-uns de ses solitaires. Les moines toutefois ne se sont plus contentés de tente à la manière de leur Maître; ils se sont construit des cellules: église et cellules formèrent un vaste édifice, dont l'historien arabe Al Mass'oudi, du X siècle, nous dira qu'il comprenait plus de 300 cellules et qu'il possédait (le contraire serait étonnant) en objet d'or, d'argent et en pierreries, des richesses considérables. Un évêque du XI siècle signale que le nombre de ses religieux avait atteint 800. Ce chiffre ne surprend guère les initiés à l'histoire du monachisme ancien: certains centres monastiques d'Orient comptaient plus d'un millier de moines.

C'est dans la vallée de l'Oronte, aux environs d'Apamée, l'actuelle Qal'at al Modiq, que la vie monastique issue de S. Maron s'est développée. Sur l'histoire des moines de S. Maron, nous possédons deux documents de première importance: un mémoire adressé, en 517, par les moines de la Syrie seconde au Pape Hormisdas, et la réponse de celui-ci, du 10 février 518. Le mémoire porte de nombreuses signatures d'abbés, en tête desquelles figure la signature d'Alexandre, archimandrite du monastère S. Maron. Il décrit la violence des persécutions, déchaînées contre les religieux, par les Monophysites, persécution dont l'instigateur ecclésiastique n'est autre que le Patriarche d'Antioche lui-même, le chef monophysite bien connu. Il se croyait être d'autant plus autorisé à exercer sa rage, qu'il le faisait contre les religieux de son obédience. Dans cette persécution, 350 moines subirent le martyre: l'Eglise Maronite en célèbre la fête au 31 Juillet. Cette persécution ne fut pas l'unique. Dans la triste histoire de l'Eglise d'Orient après le Concile de Chalcédoine (451), Chalcédoniens et Monophysites eurent tour à tour leurs martyrs, suivant le côté où se trouvait le pouvoir impérial (de Constantinople); et dans ces luttes, les moines du Monastère S. Maron, traités de «plant de la vigne chalcédonienne» et de «rejets de la vigne de Léon» (il s'agit du Pape S. Léon, dont la lettre ou «tome» a servi de base à la définition de Chalcédoine) ont toujours été inébranlablement attachés à la doctrine du Concile et par là même toujours détestés de l'ensemble des chrétiens du Patriarcat, passés au Monophysisme.

Les monastères n'étaient pas des centres de vie recluse: les moines étaient également des missionnaires. Quand le zèle des âmes manquait, la ferveur des discussions et des persécutions y suppléait. Les fidèles fréquentaient le monastère; les moines parcouraient les villages. De la sorte s'est constituée autour du Monastère S. Maron une chrétienté assez consistante en elle-même, assez réduite par rapport à l'ensemble du Patriarcat (passé au monophysisme) et qui se trouvait dans cette situation critique, de défense de la doctrine catholique, à l'encontre bien souvent de la police impériale et du Patriarche d'Antioche ensemble.

Le document auquel il a été fait allusion plus haut est rédigé en grec. Le grec était alors la langue officielle du Patriarcat; ce n'était pas pourtant la langue populaire du moins en dehors des villes hellénisées. Le syriaque était de loin la langue la plus répandue: c'est elle que retiendront aussi bien les Monophysites (ou Jacobites), que les Maronites; dès cette époque et même avant, elle était leur langue liturgique. La liturgie d'Antioche était célébrée à la fois en langue syriaque et langue grecque. Les liturgies orientales actuelles en sont des formes dérivées: la plus pure est à n'en pas douter la liturgie nestorienne, les liturgies maronite et jacobite en sont des formes reconnaissables; quant à la liturgie byzantine, c'en est peut-être la forme qui a subi le plus de transformations, occasionnées par l'éclat de la société byzantine et le faste du cérémonial impérial.

### **3 - D'un Régime à l'Autre**

Dans l'histoire de l'Eglise d'Orient, rien de plus constant que la versatilité de la politique religieuse des Empereurs Byzantins. Aucune secte ne peut se prévaloir de la faveur de l'Empire. Appuyée aujourd'hui, elle sera traquée demain pour l'édification de tous ceux qui comptent sur la politique pour l'avantage de la religion. Les Monophysites eurent leur part de la poursuite impériale, et des plus considérables. Il était tout naturel qu'ils se tournent vers d'autres pôles. Ils en étaient même venus à cette extrémité de composer avec tout pouvoir, à la seule condition qu'il fût l'ennemi de Byzance. Et ainsi tour à tour ils se sont tournés vers les Perses, comme l'avaient fait les Nestoriens avant eux, puis vers les Arabes, qui avaient les uns et les autres des ambitions anciennes et nouvelle sur Byzance.

Dans l'espace de trente ans, nous assistons à une double invasion qui couvrira la Syrie et sous laquelle les chrétientés subiront le sort commun des infidèles, distinct toutefois en raison de leur attitude à l'égard de Byzance. En 610, Chosroès envahit le Nord de la Syrie. Le dernier patriarche

chacédonien d'Antioche fut massacré, à la chute de son siège entre les mains des Perses. Le Patriarche jacobite par contre fut protégé par les Perses. Le succès de Chosroès fut sans doute facilité par l'accueil que lui faisaient les populations monophysites.

Les revers incitèrent l'Empereur Héraclius à changer de politique. Ses conseillers militaires élaboreront un plan d'attaque contre les Perses et ses conseillers ecclésiastiques, un plan d'union des sujets de l'Empire. Ce dernier sera à la fois subtil et fuyant, tout indiqué pour unir, en vue de desseins politiques des esprits opposés par des croyances et des rancunes. A Chalcédoine, fut définie la double nature du Christ: on n'y reviendra donc pas. Les adversaires de Chalcédoine, toujours fidèles à l'unique nature de Cyrille, parlent d'une opération; la formule de ralliement sera donc celle de la double nature et de l'unique opération. Muni de ce plan, Héraclius part en campagne. Il fut plus heureux dans son entreprise militaire que dans son entreprise religieuse. Les Perses furent repoussés, mais les Monophysites ne furent pas ramenés.

Dans cette même campagne, Héraclius passa au monastère S. Maron. Il y fut reçu en triomphe; il n'eut pas à convaincre les moines: c'étaient les successeurs des martyrs de Chalcédoine; il eut plutôt à récompenser la fidélité de ces «Melkites», prêts à réduire au besoin l'opposition monophysite. Mais l'Empereur avait opté pour les bons procédés; ils ne s'y refusèrent pas. Ceci se passait vers 630.

Cinq ans après les armées arabes couvraient toutes les plaines de Syrie. Les Jacobites iront au devant des nouveaux conquérants. «Le Dieu des vengeances, écrit l'un de leurs historiens, nous délivra par les Ismaéliens (les Musulmans) des mains des Romains. Les Maronites par contre payeront leur loyalisme pour Byzance. Ils se trouveront livrés aux arabes et coupés de Byzance. On devine la situation peu inquiétante que présentaient à l'envahisseur les chrétientés de Syrie. Les Nestoriens, refoulés vers l'Est, détestaient les Jacobites; les Jacobites, persécutés par les Byzantins, détestaient les Melkites qui leur sont demeurés fidèles et de nouvelles dissensions allaient mettre aux prises les Melkites entre eux.

#### **4 - Origines du Patriarcat Maronite**

C'est dans ces circonstances que les Maronites allaient se donner la hiérarchie nécessaire pour leur permettre de durer. Depuis 610, le siège d'Antioche se trouvait sans titulaire légitime, le Patriarche jacobite ne

bénéficiant que de la reconnaissance de ses sujets. Byzance avait essayé de pourvoir à la vacance du siège en nommant un Patriarche d'Antioche, résidant à Constantinople. Ce Patriarche de cour ne pouvait évidemment être d'aucun soutien pour ses sujets éprouvés. Aussi, en 702, on renonça même à nommer un Patriarche purement nominal, et les Chalcédoniens du Nord de la Syrie se trouvaient, légalement et pratiquement, sans chef. Ils ont remédié eux-mêmes à cette situation et «ordonnèrent, au dire de l'historien jacobite Denys de Tell-Mahré (du IX<sup>e</sup> siècle) un Patriarche et des évêques de leur couvent». C'est vers la fin du VII<sup>e</sup> et le début du VIII<sup>e</sup> siècle qu'il faut donc placer la naissance du Patriarcat Maronite. Coupés de Byzance, coupés de Rome, pouvaient-ils autrement faire face à la situation où les événements les avaient jetés? Leur comportement du reste n'a rien que de canonique. Le siège d'Antioche n'était pas suffragant de Byzance pour recevoir un Patriarche nommé par Byzance; le clergé du Patriarcat, d'après la procédure alors en vigueur, élisait lui-même son Patriarche. Et Rome évidemment n'intervenait pas: la réglementation directe n'était pas dans sa manière alors, elle intervenait toutefois pour condamner les abus; elle n'en a pour le cas rien fait; et pouvait-elle le faire? De toute façon, les Patriarches ont exercé leur autorité, et dès qu'ils ont pu se mettre en relation avec le Siège Apostolique de Rome, ils ont fait acte d'obédience, et le Saint Siège a approuvé leur comportement.

## **5 - Nouvelles dissensions**

Les discussions dogmatiques interrompues par la Conquête arabe en Syrie, n'en continuaient pas moins à Byzance. L'Empereur et ses conseillers ecclésiastiques poursuivaient leur dessein d'union, dans l'espoir de sauver ce qui n'était pas encore perdu. La formule de ralliement était donc celle de l'unique opération; les Jacobites exigeaient davantage: l'unique volonté; les conseillers de l'Empereur, engagés sur la voie du compromis, n'entendaient plus reculer. Mais d'autres se préoccupaient davantage de sûreté doctrinale. Les menées des unionistes furent dénoncées à Rome, par les moines Maxime et Sophrone. Ce dernier deviendra Patriarche de Jérusalem et n'en sera que d'autant plus écouté. Les projets d'union après avoir été approuvés par le Pape Honorius seront par la suite, et en raison de l'évolution de la formule d'union, désapprouvés.

Or cette évolution de la formule d'union s'était faite à la faveur des négociations et discussions poursuivies, selon le mot des chroniques, dans «l'Empire des Romains». Sous l'Empire arabe on en percevait à peine les

échos. Seuls les moines du Sud de la Syrie en étaient informés, parce que leurs meilleurs représentants s'y trouvaient engagés. Les moines du Nord vivant dans la «Zone de guerre» en étaient demeurés à leur position de «Melkites» d'avant la conquête, à la première phase des pourparlers, menés par l'Empereur Héraclius et approuvés par le Pape Honorius.

Les menées et formules d'union, sur la base de l'unique volonté, allaient prendre fin par la condamnation du VI Concile en 680. Ce concile en réprochant le monothélisme ne se faisait pas faute, avant l'approbation du S.- Siège, de condamner les Patriarches de la Nouvelle et de l'Ancienne Rome ensemble. Sophrone et Maxime avaient eu raison des «unionistes». Leurs partisans se feront les champions de l'orthodoxie et prendront sur eux de promulguer, sans aucun titre d'ailleurs, les décrets du VI Concile. En l'occurrence, ces défenseurs de l'Orthodoxie n'étaient autres que les Moines du Sud de la Syrie et les chrétiens de leur influence.

Ces mêmes moines et chrétiens, grâce à leur supériorité technique, avaient réussi à obtenir des Ommayades un *modus vivendi* assez honorable. Les notables parmi eux, notamment les Mançour (dont Jean Damascène) occupaient même de hautes fonctions au service des Khalifes. Mais ils n'auront pas perdu le vice atavique des chrétiens byzantins, à savoir la passion de réduire ceux qui ne pensent pas comme eux. Ils s'empresseront donc d'imposer la foi nouvelle aux chrétiens du Nord, non pas les Jacobites toujours irréductibles et non moins puissants qu'eux auprès du pouvoir, mais aux Melkites Maronites. Ceux-ci, se croyant toujours fidèles à l'orthodoxie, auront à recevoir le nouveau dogme, sans autre notification autorisée, de la bouche de leurs adversaires. Ils s'y prendront même d'une bien peu fraternelle façon. Suspectant leur loyalisme pour Byzance, le Khalife Marwan voudra leur imposer, en 745-746, comme Patriarche, son orfèvre. L' élu se rend au monastère S. Maron, muni d'édit et escorté de gardes. Il ne réussit pourtant pas à s'imposer. On se demande si le Khalife Marwan avait procédé à ces mesures sans le conseil des chrétiens Maximites de Damas? Une chose est certaine, c'est que Jean Damascène traite de monothélites les moines du Monastère S. Maron. C'est après avoir rapporté ce fait que l'historien jacobite Denys de Tell-Mahré ajoute: «Les Maronites restèrent, comme ils sont encore aujourd'hui: ils ordonnent un Patriarche et des évêques de leur couvent.»

Vaincu sur les lieux, l'envoyé de Marwan n'abandonnera pas la partie. Les Maronites subiront désormais, avec le sort réservés aux chrétiens, les violences redoublées de leurs frères et ennemis dans la foi. Le gouvernement

«libéral» des Ommayyades (puisque'il faut le qualifier ainsi, sans préjudice à l'infériorité des droits qui frappe tout chrétien, fût-il fonctionnaire et ami du palais) trouvait occasion de sévir contre les Maronites, détestés par ses meilleurs sujets de même religion. On ne s'étonnera donc pas de voir les Maronites, coupés de Byzance et d'occident, correspondre avec les Nestoriens de Perse, où pointe déjà l'opposition Abbasside. La vallée de l'Oronte et les grandes cités de la Syrie du Nord, Maarrat, Hama, Homs Membij verront s'éloigner peu à peu leurs habitants chalcédoniens, au profit, non pas des Jacobites ou des Maximites, mais des Musulmans.

## **6 - Exode**

De ce lent exode, nous n'avons aucun récit, ni aucun souvenir. Nous pouvons toutefois en fixer les dates extrêmes et les motifs déterminants. L'historien Al-Mass'oudi, du X<sup>e</sup> siècle (+ 956) signale que le monastère S. Maron fut dévasté, ainsi que les cellules qui l'entouraient, par suite des incursions des arabes et de la violence du Sultan». Ce Sultan, trop connu pour être nommé, ne peut être qu'un contemporain de l'historien. Si ce n'est pas Saif ed Daoulat, prince hamdanite d'Alep, c'est son rival Al-Ikhchid, Mamlouk d'Egypte. Cette dévastation qui eut lieu vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, suppose que les Maronites ne figurent plus en Syrie, à partir de cette date, qu'à titre d'individus. La communauté s'est transplantée ailleurs.

D'autre part la première église signalée dans la montagne libanaise du nord, région la plus proche et la mieux défendue, est celle de Mar-Mama à Ehden. Elle remonte, selon le P. Lammens, à l'an 749, deux ans après que Marwan eut envoyé son Patriarche au Monastère S. Maron. L'exode a sans doute commencé quelques années plus tôt. Tout porte à croire que si l'exode des Maronites n'a pas commencé immédiatement après l'occupation arabe, le signal du moins en était donné et le mouvement s'accélérait à mesure que s'échauffaient les discussions entre Maximites et Maronites. A la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, les Maronites ont déjà fixé leur Patrie définitive, au Liban.

## **7 - Les Maronites au Liban**

Sur cette terre nouvelle, commence pour les Maronites une histoire nouvelle. Il ne peut être question de retracer cette histoire. Qu'il suffise simplement, après en avoir décrit la substance, inaperçue dans le déroulement des jours, d'en marquer les lignes maîtresses.

La substance de l'histoire que ne remarquent pas ceux qui la font, des



observateurs étrangers la distinguent plus nettement. J'en emprunte le tableau à Ristelhueber, dans les Traditions Françaises au Liban et aux frères Tharaud, dans le Chemin de Damas.

«Désormais retranchés dans les escarpements de la chaîne libanaise, écrit Ristelhueber, les Maronites formèrent bientôt un petit corps de nation relativement indépendant. A l'abri de leurs hautes montagnes habilement fortifiées, ils purent résister opiniâtrement à l'invasion arabe... Le Liban constituait une sorte de forteresse naturelle chrétienne... Sous la double direction de leurs prêtres et de leurs grands propriétaires fonciers, ils s'organisèrent fortement en un petit peuple féodal, qui, à l'abri de ses montagnes, vécut pendant plusieurs siècles dans un quasi-isolement. La constitution géographique du Pays, aussi bien que les mœurs de ses habitants, ne se prêtaient nullement à la formation de grandes villes... De cette façon se constituèrent des villages représentant généralement le domaine d'un même propriétaire foncier... Chaque canton, chaque domaine pour ainsi dire, ayant sa vie particulière, très intense, il se forma un patriotisme local, extrêmement vivace, en même temps qu'un patriotisme national qui trouvait son expression la plus complète dans l'attachement à la personne du Patriarche et ne manquait jamais de se manifester violemment en présence de l'ennemi commun». (p.15-17)

Et les Frères Tharaud: «Organisés à la manière féodale... (les Maronites) ont fait de leur montagne la forteresse du Christianisme au Levant, quelque chose d'assez pareil à un immense chateau franc... Plus heureux que les Cèdres, ils se sont même donné du large et répandus dans le Liban tout entier. Et comme il fallait subsister au milieu de cette âpreté sauvage, ils ont travaillé leur rocher avec une patience inlassable; ils l'ont sculpté pour ainsi dire, transformé en terrasses, en jardins suspendus, en vergers aériens, en quinconces de mûriers, en pergoles de vignes; ils en ont fait un surprenant chef d'œuvre.» (p.41-42)

Que les raisons religieuses aient été déterminantes dans la fixation et l'attachement des Maronites au Liban, plus que l'histoire, les études récentes de géographie humaine de M. de Vaumas viennent de le montrer. Aucun pays de montagne au monde ne présente la densité de population que présente le Mont Liban. Ce n'est certainement pas la richesse de son sol ou de son sous-sol, qui y a fixé cette population. On pourrait penser à l'air, si l'homme pouvait vivre simplement de bon air. Peut être faut-il remonter encore un peu plus haut; on s'apercevait que les Maronites se sont fixés au Liban, parce que «l'homme ne vit pas seulement de pain».

## **8 - L'époque des Croisades**

Pour la première fois dans leur histoire, les Maronites rencontrent une présence amie. Alors que les Croisés arrivaient en envahisseurs, suscitant la haine des Musulmans et la méfiance des chrétiens, ils furent accueillis par les Maronites en véritables frères. Il n'est rien de plus rassurant quand on se rencontre, que de se savoir de la même foi. Les Maronites allèrent donc au devant des Croisés; ceux-ci se félicitèrent de trouver sur une terre étrangère et ennemie des guides avertis et des compagnons d'arme courageux. On rappelait récemment que les Croisades élargirent le fossé entre l'Orient et l'Occident. Il n'en fut ainsi que pour les Chrétiens qui avaient cause commune avec l'Islam. Les Maronites au contraire, «venant de suite après les Francs, se trouvaient placés avant les Jacobites et les Arméniens qui, eux-mêmes précédaient les Grecs» (Ristelhueber, op. cit. p. 58) «Entre Maronites et Francs, écrit le P. Lammens, régna toujours la plus grande cordialité.» Si les Maronites étaient aussi hérétiques que le pensaient les Maximites se seraient-ils si spontanément ralliés aux Francs? Acette époque, ces mêmes Maximites, emportés dans le schisme de Byzance ne se rangent plus avec la même ferveur dans le camp des Romains. Mais pourquoi rappeler ces souvenirs? Pendant toute la durée de l'Empire latin en Orient, les relations entre Maronites et Croisés furent toujours aussi spontanées, aussi sincères. Le clergé maronite ne se fit aucun scrupule à pénétrer dans les sanctuaires des Latins, à y célébrer, même avec les insignes liturgiques des francs. Ceux-ci livreront leur dernière bataille sur le sol maronite: c'est de la plage de Gebail que s'embarquèrent, en 1291, les derniers Francs, repoussés par les Sultans d'Egypte.

## **9 - Contact avec Rome**

Les croisades furent pour les Maronites l'occasion d'une rencontre encore plus précieuse: celle qui devait se nouer alors pour ne plus s'interrompre jamais, la rencontre du Siège Apostolique. Depuis la réponse du Pape Hormisdas, bien des événements s'étaient passés: en Orient, la conquête arabe et le schisme de Byzance; en Occident, le rétrécissement du prestige de la Papauté au cours du Haut-Moyen Age. A Rome on ne savait plus grand chose sur les Maronites; on ne se rendait plus compte que les suspicions qui planent sur la foi des Maronites n'avaient d'autres raisons que celles-là même qui avaient entaché la mémoire du Pape Honorius; on avait tellement l'habitude de voir l'Orient à travers Byzance, qu'on ne croyait plus qu'il y eut en Orient, après le schisme, des Catholiques. Aussi quand les Maronites

se sont empressés d'accueillir les Croisés, on n'a pas pu s'empêcher de qualifier cet accueil de «retour». On le constate avec un serrement de cœur, quand on pense que le péché des Maronites ne fut autre que celui d'avoir «accueilli» l'Empereur Héraclius, et que d'avoir «accueilli» les Croisés leur a valu d'autres accusations. Les Maronites, bien sûr, n'en furent guère offensés, et pour marquer sa soumission au Siège Apostolique, leur Patriarche, en l'occurrence Irmia El Amchiti, ne se contenta pas d'adresser au Patriarche de l'Ancienne Rome, suivant l'usage ancien, une simple synodique, mais fit lui-même une visite ad limina, la première dans les annales des Patriarcats d'Orient. Au cours de ce voyage, il assista au IV Concile du Latran et le Pape, en lui accordant le Pallium, lui adressait une bulle où l'on lit ces lignes: «Après avoir approuvé les coutumes que nous savons avoir été jusqu'ici dans l'Eglise d'Antioche en ta faveur et en faveur de tes prédécesseurs, Nous t'accordons à toi et à tes successeurs l'usage du Pallium»(Dib p. 153) On devine la joie que devait provoquer chez les Maronites une telle faveur. On pourrait en avoir une idée par celle que provoquèrent, de nos jours, dans d'autres communautés, d'autres gestes romains. A l'époque du moins elle ne passa pas sans laisser de traces: depuis lors les Maronites représentent leurs saints patriarches revêtus du Pallium, et ils se devaient de représenter muni de cet insigne pastoral, celui que leur tradition vénère comme le premier Patriarche de la Communauté: S. Jean-Maron, dont la fête se célèbre le 2 Mars.

Dans la même bulle, Innocent III écrivait aux Maronites: «Ayant vu qu'il vous manquait certaines choses, ledit Cardinal (Pierre d'Almalfi) a eu soin d'y suppléer par la plénitude de l'autorité apostolique en vous prescrivant... de faire administrer par les seuls évêques le sacrement de la Confirmation; de ne pas faire servir à la confection du chrême une autre substance que le baume et l'huile... Nous décrétons que les prélats établis dans les contrées Maronites portent, à la manière des Latins, les vêtements et les insignes pontificaux qui leur conviennent, se conformant en tout et avec plus de soin aux usages de l'Eglise Romaine»... La bulle disait encore: «En fils obéissants vous avez accepté toutes ces choses avec humilité et soumission». Les Maronites pouvaient-ils se dérober devant une invitation aussi pressante? Ceux qui sont choqués de voir la liturgie maronite si «latinisée» ne s'étonneront plus, car ils tiennent l'explication. Un usage du moins que les Maronites n'ont aucun regret d'avoir pris à l'Occident, c'est celui de sonner les cloches, qui a si avantageusement remplacé le claquoir à la manière du vendredi saint.

Les chrétientés d'Orient étaient du reste à cette époque si desséchée qu'elles éprouvaient le besoin de s'abreuver à de nouvelles sources. Les Maronites se sont dirigés vers Rome: ils ne renieront pas leur vieille liturgie d'Antioche, mais la décoreront de quelques fioritures latines. Les autres Melkites qui avaient jusque là célébré la même liturgie d'Antioche, en langue syriaque et en langue arabe, abandonneront cette liturgie vénérable, pour emprunter la liturgie de Byzance de langue grecque qui ressortit d'un autre passé.

Les relations avec l'Occident si avantageusement engagées à l'époque des Croisades allaient devenir difficiles sous l'empire des Mamlouks. Cette période est en effet l'une des plus sombres de l'histoire des Maronites et du Liban.

## **10 - La période des Mamlouks**

Les Mamlouks comme la plupart des conquérants de ces pays ont occupé surtout le littoral et les plaines. Les habitants du Pays se retranchent alors dans leurs montagnes escarpées et essaient dans tous les domaines de se suffire. Les Maronites ne firent pas autrement sous l'empire des Mamlouks et plus tard sous l'Empire Ottoman. Ils entreprennent cette œuvre qui ne sera jamais «parfaite» de sculpter la montagne. Ils s'organisent en société close, dont les organes vitaux sont le clergé et la tête le Patriarche. Toute cette société est marquée du sceau ecclésiastique. Il n'est pas jusqu'aux Mouquaddamins, ou gouverneurs civils des gros bourgs, qui ne reçoivent le sous-diaconat, comme pour doter d'un caractère sacré leur autorité civile. Cet ordre leur accordait en outre un droit de préséance sur tous leurs sujets, notamment à l'Eglise, et leur épargnait l'inconvénient de paraître sur le même pied que les autres. Même retranchés dans leurs montagnes, les Maronites n'ont pas échappé à la persécution. Les Patriarches résidaient où ils pouvaient en lieu sûr. Ils ont tour à tour habité à Yanouh, Meifouk, Habil, pour se réfugier enfin dans ce «nid d'aigle» (le qualificatif est d'un voyageur européen) qu'est la résidence de Cannobin, dans la Vallée Sainte. Ils ne pouvaient trouver de site plus inaccessible pour s'y fixer. Ils s'y fixèrent en 1440. La sécurité du Patriarche était une nécessité pour la Communauté. Les Patriarches n'acceptèrent toutefois cette réclusion qu'après avoir été soumis à de durs traitements. Les annales du Patriarcat Maronite ont retenu le nom du Patriarche Gabriel Hajoula, mis à mort pour la foi en 1367. Le Patriarche et son peuple, nonobstant les poursuites, ont tenu: ils étaient sous la garde de celle qui par la suite, par la volonté de l'un d'eux, sera nommée Notre-Dame

du Liban. Et il est rassurant de constater que durant l'histoire du Patriarcat Maronite au Liban, et malgré les pérégrinations continues du Patriarche, la Résidence Patriarcale a toujours été mise sous le patronage de la Vierge. Tous les sièges mentionnés plus haut portent le vocable de Notre-Dame. Et le dernier de tous, celui de Bkerké, porte le nom officiel de «Couvent de Notre-Dame de Bkerké».

Une communauté n'est jamais aussi serrée autour de ses chefs qu'au temps de persécution: la période des Mamlouks a renforcé l'autorité Patriarcale et celle des seigneurs féodaux. Les Mamlouks se retirent; les Maronites font figure de véritable nation. Le Liban même trouvera facilement son unité, le plus puissant des chefs féodaux devenant l'Emir du Pays. Cette unité se fit pour la première fois autour de l'Emir Fakhr ed Din II (1585-1635) au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Divers facteurs l'avaient préparée: il nous suffira d'en signaler celui qui a trait à notre sujet. L'élément le plus important de la population libanaise à cette époque était, après les Maronites, l'élément Druze. Or les Maronites ont essayé de tirer le meilleur parti humain des contacts qu'impose le voisinage. Les délégués que le S. Siècle députaient auprès d'eux étaient introduits, par leurs soins, auprès des Druzes. En 1444, Antoine de Troia revint à Rome accompagné de députés des Maronites et des Druzes, et dans le même année, le Saint Siècle créait un commissariat apostolique auprès des Maronites et des Druzes. (Dib p. 222) D'autre part, le plus puissant des seigneurs Druzes, pour être moins discuté par les siens, s'appuyait sur les Maronites. Ainsi les deux éléments prédominants du Liban d'alors ont vécu en paix, jusqu'à la crise de 1860.

## 11 - Nouveaux contacts avec l'occident

Depuis les Croisés, les Maronites n'ont cessé de regarder vers l'Occident; ils ont également bénéficié de la sollicitude du Saint Siècle et de la protection des Etats Chrétiens, particulièrement de la France. Les relations devenant moins sûres au temps des Mamlouks ont repris dès que le jour de ceux-ci a disparu. La domination ottomane n'a pas réussi à occuper les relations avec l'Occident: ces relations ont contribué très tôt à la neutralité et ont fini par la rendre purement nominale. Nous ne nous arrêtons pourtant pas sur cet aspect politique de la question. Retenons simplement quelques faits d'ordre religieux.

Des missions religieuses dans les deux sens allaient sillonner la Méditerranée: missions de clercs envoyées par les Maronites en Occident, et missions de religieux envoyées par Rome en Orient.

Les Maronites envoyaient à Rome des délégués patriarchaux: le Patriarche, après son élection, envoyait régulièrement un délégué solliciter la confirmation et demander le pallium; il exposait par la même occasion au S.-Père la situation du Patriarcat et ses besoins. Le Saint-Siège envoyait au Liban des Commissaires pontificaux porter au Patriarche ses désirs. L'épiscopat maronite a tenu plus d'un synode, à l'occasion de l'arrivée au Liban de ces missions pontificales. Ces synodes ont contribué certainement à la réforme disciplinaire de la Communauté Maronite. Le plus important de tous est le Synode Libanais, tenu au Couvent de Louayzé en 1736, en présence de Joseph Assemani, délégué pontifical. Ce Synode a étendu au Rite Maronite, les principaux décrets du Concile de Trente. Sur les chapitres où il n'a pas encore été remplacé par le Nouveau Droit Canonique Oriental, il demeure la législation fondamentale de L'Eglise Maronite. Il est le seul Synode oriental à avoir été approuvé «in forma specifica», c.à.d. à avoir force de loi Papale.

Ces missions pontificales, d'abord intermittentes, aboutirent à la création d'un commissariat apostolique, à titre permanent. Ce commissariat était appelé à devenir «la Délégation, puis la Nonciature Apostolique». Les représentants du Saint Siègesont, depuis le XIX siècle, évêques: auparavant ils étaient choisis parmi les religieux de la Custodie de Terre Sainte, et de la Compagnie de Jésus.

Mais il y eut entre les Maronites et l'Occident des échanges de mission qui n'avaient pas ce caractère officiel. Ce sont de la part des Maronites des missions d'étudiants, et de la part de l'Occident des missions de religieux. La correspondance suivie avec le Saint Sièges fit sentir au Patriarche la nécessité d'avoir des prêtres connaissant le latin: on enverra donc les meilleurs candidats au sacerdoce à Rome pour faire leurs études ecclésiastiques. Le Saint Sièges y vit une occasion pour rehausser le niveau culturel du clergé maronite. Le Pape Grégoire XIII fondera donc, en 1585, le Collège Maronite Romain, qui devait donner à la Communauté Maronite pendant plus de deux siècles l'élite de son clergé. Il donna également à l'orientalisme des hommes de grand renom. Les noms de Gabriel Sionite (As-Sahiouni, de Ehden) et de Abraham Ecchellensis (de Hakel) restent encore gravés sur le Frontispice du Collège Royal, actuellement Collège de France, où ils ont professé sous Louis XIV. Le texte syriaque de la Bible Polyglotte de Paris est leur œuvre. Célèbre également à Rome, le nom d'Assemani, conservateur à la Bibliothèque Vaticane, qu'il enrichit de nombreux manuscrits, recueillis en Orient (ceux du moins qui auront échappé à la fureur des flots).

Quant aux religieux latins en Orient, qui ne voit le bien qu'ils ont fait et font toujours à l'Eglise? Si le Liban jouit de la culture qui fait sa supériorité parmi les autres Pays de l'Orient, c'est bien à eux qu'au point de départ au moins, il le doit.





**FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET SCIENCES HUMAINES**

**Université Saint-Esprit kaslik**

**B.P. 446 - Jounieh - LIBAN**

**Télex: 45777 USEK LE**

**Téléphone: (09)915343 / (09)912019**

